

Nul ne sait (extraits)

Danielle Fournier

Numéro 27, mars 1990

Images imaginaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025575ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025575ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Fournier, D. (1990). Nul ne sait (extraits). *Urgences*, (27), 48–53.
<https://doi.org/10.7202/025575ar>

Nul ne sait (extraits)

Danielle Fournier

Se déploient-elles devant moi comme autant de corps sanctifiés? Se déploient-elles, là, dans cette géographie où s'expose avec horreur le massacre de ces années de silence tenu serré au plus près de l'âme? Et tout au loin, dans l'escarpement, tandis que la douce caresse, s'entend à mille lieux d'où je suis, c'est-à-dire entre des bras d'homme ouvert au vent, comment puis-je ne pas voir leur écho puisé à même cette solitude que chacune d'elles porte dans l'éclat des âges qu'elles ont traversé?

La voix, dans cette entaille, se ramifie puis s'agite là où la mort avait fait sa place de mère alors que le pouvoir levé haut nous apporte le désert et la sécheresse. À la fille douce répond un loup incapable d'écouter ailleurs que dans son ventre à elle. À la fille douce et mélancolique répondent le renard dans le jardin et la pommeraie balayés par la neige. Mais loup et renard mangent à leur tour la chair vive et enfin rassasiés, loup et renard s'endorment dans la vallée des allégories et des roseraies qui s'étaient écrasées dans la faille qui se trouve là.

Tout cela a commencé par la bravade, sans rien savoir de l'effritement, sans rien connaître de la démission et sans rien comprendre de la fracture. D'abord cela ne faisait ni mal ni bien, restait seulement la surprise de voir que cela était sans limite et que l'écorce s'ouvrait sous les pas et que j'y glissais. Puis autour se sont greffés des gestes, des gestes avant des paroles, avant que la parole puisse venir à la bouche avec la salive. Ce n'était que des gestes, anodins, simples, sans conséquence, sans objet ni but. — Mais comment alors s'est présentée la brèche? — En dehors de soi. Hors soi. Glissement.

Je ne vois pas bien. Je n'y vois guère mais j'entends la voix de celle morte hors de moi, née de la tristesse des jours rouges et des nuit sans autre quête que la conquête de son corps et de sa trace entre ses deux lèvres. Au crépuscule, dans la forêt de bouleaux, je vois bien que je n'y vois pas mais j'entends dans cette partie de moi une voix qui me parle de ce qui n'est pas. C'est alors que ouïe et vue mêlées, je me suis retournée, fourrure dedans pour mieux sentir couler la sève. Nulle part ailleurs que dans le langage. Une heure, un jour,

une nuit, la pleine nuit, puis l'heure de nouveau. Tous corps trempés. Tous corps débordés. Toutes terres arrachées. Toutes terres disloquées. Non, je ne savais pas que cela allait m'amener là, que cela allait me mener à cette désarticulation des eaux, des rivières, des mers et des montagnes. Maintenant, même si je ne suis pas sûre du lieu où je me suis retrouvée, je sais la disposition des objets entre eux et je sais que je n'en suis jamais revenue.

Qui peut ne pas se tromper et ne jamais commettre de faute? Qui ne se sait aucune cassure devant l'immensité foulée que du regard? Devant cet incorporel où je me suis sentie appelée, je n'aurais suivi que le chemin sans joie, puisque toute joie me fut ôtée quand l'homme s'est fait homme devant moi sans que je ne m'aperçoive jamais de cette tromperie.

Au terme de ces luttes, je m'évanouis sur toi. J'entre dans ta peau après avoir traversé tous ces obstacles; toi, devant qui je gravis un à un les mille et un plateaux; toi, qui me surprends ainsi prise par l'être mi-dieu mi-diable; toi, que j'appelle dans le silence des nuits où n'explorent plus que tes colères; toi, qui m'auras soumise à une loi qui me déborde; et toi et toi et toi encore qui n'oublies pas de m'oublier, tu me laisses là, c'est-à-dire nue dans l'immensité.

Je fouille alors ton flanc de toutes les couleurs dans cette difficulté qu'a le corps à être femme dans les bras de celui qui est mi-dieu mi-démon. Je m'entretiens à ton versant des pauses de mes internements.

Si tu restes ma tentation, ma soif, sans m'apaiser tu me convies toujours aux lettres écarlates que l'on brode sur les blasons. Je te suis et aurais voulu être en toi ou être toi; j'aurais voulu être cette autre, cet autre toi-même que tu reconnais si facilement dans des yeux bruns. Dis-moi dis-moi. Dis-moi que j'existe dans cette vie.

Tu me trouves là, au centre de la terre, au milieu de toi, ouverte ou offerte, femme, homme, enfant. Je m'ouvre avec tes mains, me laisse prendre, enfouie à ta langue. Je me coule et me défais à mesure que tu me regardes. De tous les mots, seuls les nôtres existent quand je me perds enroulée à une histoire qui ni me commence ni me termine. Ainsi je goûte aux fruits exclus des corps, aux fruits portés en d'autres lieux, à d'autres moments.

Tu me rappelles que j'explose, que mes entrailles se déchirent sous les dents des fauves, qu'elles s'ouvrent à l'air des volcans rallumés au regard que tu poses sur moi par eux. Tu me rappelles ça dans ce jour quand je te crie de me dire que je suis là alors que je suis absorbée par l'esprit de la montagne et de la route qui me mène à elle moi qui ne sais jamais où aller.

Je te prends dans ton sommeil. Je te laisse me prendre dans la contemplation de ce qui m'achève.

Ce qui me prend, c'est ton éclat. Ne t'en rends-tu pas compte? Ne le vois-tu pas? Sans doute le plus difficile, pour toi, est de germer dans le corps d'une autre. J'aimerais entrer en toi, entrer en toi comme en moi pour trouver cette origine perdue des continents en dérive. Une architecture, pense-t-on, dans la noirceur du lit; une construction aussi étroite qu'un passage qui ne mène plus nulle part, écroulée sous les sexes mis en guerre, mis à demeure de vivre séparés. C'est en toi que je respire. C'est toi que je respire et que je bois; c'est toi qui montes en moi pour me grossir d'eau et de sang; c'est toi qui examines les coutures du corps déchiré et heurté de toutes parts. Et moi, je me rends à toi, je me rends à dire ton nom. Dire ton nom sans jamais reconnaître quel sexe te porte. Et dire ce sexe sans nom, sans autre nom.

Les voix ne me voyaient pas bien. Malgré cela, toutes les veines du monde coulaient dans cette forêt: chute, cascade, ruisseau, source, puits. L'image était la tienne en moi, c'est-à-dire celle qui tu m'avais laissée cet hiver-là sous les dernières branches. Tu me parlais de la voix en toi qui t'appelait, celle-là même qui, tous les soirs, nous couvre d'écho devant la montagne. Dans ta fiction, je suis devenue blanche. Autant la peine qui suit ces mouvements de corps se perd dans le paysage autant toujours là, majestueuses et implorantes, les voix des montagnes se lovent où s'était déjà trouvé le fleuve.

La bête m'a regardée. Moi. — Mais comment alors rendre compte du regard trop bleu qu'elle posa sur moi dans cette retraite dont les odeurs ne peuvent exister que dans l'espace creux de ce qui ne naît que par son absence? — Dans cette retenue qu'ont les échelles devant l'immensité que l'homme n'a jamais pu rendre, dans cette réserve que je vois ronde et très âgée, je n'ose fouler ce pays vaste des reins derrière moi et dans mon dos. Ici et là, les saisons s'empilent et nous les

comptabilisons, non telle une redevance à l'amour mais comme si nous devions y laisser notre peau, nos ongles, nos cheveux et ce que nul autre que toi ne saurait lire entre les arbres trop sombres et très ténébreux des sentiers qui ne nous mènent jamais que là et que là encore, debout, courbés et peureux devant l'éternel.

J'aimerais dire de toi que tu es l'amour mais restent indéfectibles les voix, les sanglots quand rien n'arrive plus, quand ne vient que ce qui se supporte du regard dans la bouche ouverte le matin. Accessibles mais imprescriptibles, ces voix me rappellent ce temps des autres amours qui ne nous ont jamais unis et qui n'étaient pas les nôtres; pendant que de loin, et de plus en plus loin, nos regards se rencontraient à la sauvette sans que ni l'un ni l'autre on n'en comprenne le sens ou même le mouvement, nous risquions si fort ainsi de ne jamais nous voir de ne jamais se reconnaître. Cela aura donc pris toutes ces années.

Mais cette chose, cette chose-là m'entourait sans que je puisse m'en rendre réellement compte — Mais après tout, était-ce important? — Car il y avait la voix dans ce regard; il y avait de ta voix dans l'appel au silence, à l'injonction ou à l'ordre si on préfère. Et moi, sans le savoir j'arrivais, je venais à ça. Je ne connaissais pas bien la route, le téléphone était confidentiel, mon arrivée était ou en retard ou trop tôt; j'apprenais le cirque. Mais ni mes arrivées ni mes départs ne furent remarqués, je ne travaillais pas pour l'entreprise privée: j'étais plutôt du publique, du genre mauvais. J'avais tout quitté encore une fois et je me retrouvais devant la chose, au centre de cette chose sans nom.

Elle ne me parlait jamais, cette chose, c'est-à-dire qu'il y eut, je m'en souviens bien, un premier moment, un de ceux qui s'exercent à la flatterie. Comme il m'a comblée! Ni bassesse, ni creux, ni résignation, ni même brisure mais l'odeur de toutes les montagnes, de toutes les mers, de toutes les campagnes réunies. Et je plongeais et je nageais, les yeux fermés sur la nuque; je réalisais l'infini du monde dans une seule voix devenue pour moi et qui continuait de m'appeler du fond des temps dans toutes les langues. Ce que je comprenais me dépassait. — Mais après tout dois-je m'en souvenir s'il ne reste que la tristesse et quelques reliques? — Et ô combien j'étais prise de toutes les prises du monde de la lutte entres les abîmes.

Comment continuer à vivre dans l'innocence quand chaque jour nous amène un peu plus près de la fin ? L'homme n'a aucune mémoire. Se souvient de rien et ne retient rien. Il se plaît à penser qu'avec lui, tout commence et tout se termine. La forêt ou la plaine, la ville ou le désert alors que rien de cela n'existe sans lui, veut-il croire, rien ne trouve de réalité en dehors de son regard, de son regard de maître qu'il pose sur le monde.

Tu vois, les pensées et maximes qui ont marqué notre histoire, les idées et même les rêves s'évanouissent dans le corps présent d'un corps à naître mais qui ne fait que se rendre à la mort. Trop souvent l'intelligence se dilue dans la parole : le ventre d'une femme déconfortée, le dimanche suivant le vendredi de cette mort-là. À chaque fois l'innocence recouvre les traits de l'amour, et ces gestes très lents que l'on pose dans le leurre nous mèneront à l'extase alors qu'ils ne nous avaient conduits qu'à l'inexorable réalité de notre mensonge.

C'est ainsi que tout commence : là où s'achève le passé, là où s'éteint ce qui nous avait allumés. Et dans la nuit, les phares s'éloignent, le torrent n'en finit pas de grossir et les rivières de déborder. Devant la croix, agenouillé ou debout, le corps joue à l'autre sa comédie d'enfer : et si les larmes ressemblaient plus à une grimace et si c'était des serpents qui montaient à la gorge... Dans les vitres, les lèvres soufflent le peu qu'il leur reste de souffle tiédi. La ville ne sera plus jamais assez grande et la campagne assez éloignée. Les fantômes continueront de nous poursuivre et de tous les noms de l'amour, brûlés vif et consumés rouge. S'il reste des plaies, elles seront au cœur de ce qui n'aura pu être dit ; elles joueront du miroir de verre, de ce même miroir qui sert à nommer la mère, la sœur, la maîtresse-femme.

L'homme pourra dire ainsi à n'importe quelle femme qu'elle est sa femme ; elle croira y entendre le cri du fauve qui séduit avant de tuer. Elle lui dira, elle, qu'il est le seul, le premier et parfois même dans cet élan commun à l'amour, le dernier. Ce sera chose faite que de lui raconter l'histoire qu'il veut entendre. Dupes à ce jeu, ils passeront ainsi leurs nuits remplies d'orages et auront cru s'être apprivoisés jusqu'à ce qu'un nouveau tremblement de terre vienne les surprendre. La règle d'or de l'amour est là pour se briser sur les côtes des mers trop puissantes.

Oui, je pense qu'il ne sert à rien de croire à l'amour. Peu importe qui, nous y serons toujours perdants.

Tout est venu là. Tout vient ici. De ce que nos origines ne sont pas autrement que dans l'axe des vierges épuisées de leur corps. Le plaisir en toi se creuse jusqu'à moi, entre ces montagnes venues des dieux et des origines qui nous portent dans la nuit de l'indifférenciation des voix. Que toutes les blessures de guerre et toutes les brûlures d'amour puissent crever les souffrances inutiles devant cette inénarrable histoire qui ne vient ni de toi ni de moi mais bien de nous et qui ne pourra que disparaître avec notre envolée vers d'autres voix. Aussi je voudrais être ce regard que tu poses sur moi dans la nuit, cette voix qui me parle pour mieux aimer l'amour et mieux t'aimer d'amour, être la voix qui te regarde, toi qui ne geins plus mais exultes désormais d'une parole qui ressemble à cette route qui monte jusqu'à moi.